Document généré le 19 avr. 2024 01:25

Jeu
Revue de théâtre

Jeu. *Les Mains bleues*

Diane Godin

Numéro 93 (4), 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25804ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Godin, D. (1999). Compte rendu de [Jeu. *Les Mains bleues*]. *Jeu*, (93), 168–170.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1999

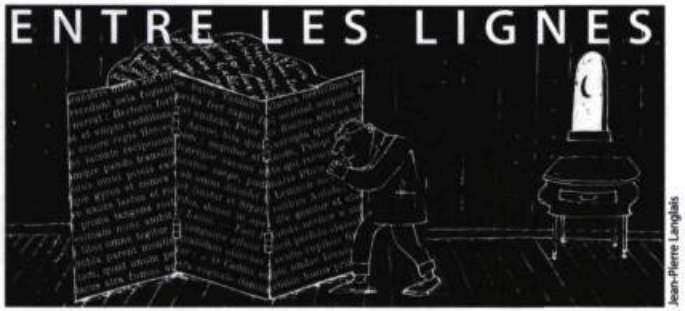
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Diane Godin

Jeu

Les Mains bleues laissent parler la blessure de Jérémie, un jeune homme brisé dès l'enfance par un monde sans pitié. Pendant la première moitié de la pièce, il divague sur scène. La seconde partie donne la parole à la chienne Princesse, un être allégorique dont il est le créateur. J'ai été touchée, voire bouleversée par Jérémie. Quant à Princesse, sa soudaine apparition fut pour moi un désenchantement ; cette présence m'a fait l'effet d'un réveil brutal, coupant court à toute émotion. J'aurais voulu la voir sans la voir, qu'elle reste à l'intérieur de Jérémie, c'est-à-dire là où elle pouvait prétendre à une réalité beaucoup plus forte. Alors j'ai cherché, par l'écriture de cette chronique, à traduire ne serait-ce qu'une parcelle de ce qui m'avait touchée au départ parce que, lorsqu'on dit ces mots, « j'ai été touché », il faut bien reconnaître qu'on n'a strictement rien dit.

D'abord un délire qui fait mal. C'est ce que m'a fait cette pièce, d'abord un délire qui fait mal dont on ne peut pas, je crois, parler au passé, à distance, sinon ce n'est déjà plus de ça qu'on parle. De quoi ? Je n'en sais trop rien. Alors il faut tenter une plongée « sub(ob)jective » : retrouver ce qui, pendant un long moment, m'a noué la gorge et fait serrer les dents. Je ne veux pas faire de critique, au sens où on entend ce mot ; la critique représente de plus en plus, pour moi, un exercice réducteur, castrant – pour tout le monde. Il faudrait, en fait, pouvoir devenir un instrument qui vibre au son d'une autre musique que la sienne ; simplement répondre. Pour sentir l'autre, on doit oublier qui l'on est, entrer dans les mots et les mouvements d'un corps comme on sillonne un paysage, avec ses bosses, ses crevasses, ses zones d'ombre et ses points de chute ; il y a moi et le paysage, mais je fais aussi partie du paysage.

Jérémie déverse sur scène un flot de paroles que j'ose à peine qualifier d'insensées. Les paroles ne s'écartent en effet jamais du sens, elles disent la douleur, la peur, l'urgence d'avancer et de se reconstruire.

> est-ce que je le demande
> oui demande
> un effort vas-y demande
> est-ce que je vais bien aujourd'hui
> vas-tu bien tas
> tas de
> tas de vase[1]

1. *Les Mains bleues*, Carnières/Morlanwelz, Lansman éditeur, 1998, p. 9.

Hugues Frenette, à l'arrière-plan, et Sylvie Drapeau dans *les Mains bleues* de Larry Tremblay, présentées au Théâtre d'Aujourd'hui. Photo : Yves Dubé.

Jérémie me scie littéralement sur place. Le jeune homme profère sur scène un cri secret, une plainte enfouie sous la déraison verbale. Il s'agite tout le temps, frétille, frissonne, se gratte puis se couche par terre, petit paquet de misère qui se love sur lui-même dans un semblant de chaleur. Je suffoque. L'émotion s'empare de mes côtes comme la main d'un pêcheur enserrant les ouïes d'un poisson. Je me prends à fredonner en silence : « Tout va très bien, Madame la Marquise » ; c'était l'air que chantait Gaston Talbot. Ce délire qui fait mal est à la fois insupportable et fascinant. Il finit par provoquer une sorte de vertige terrifiant mais consenti. Pas de pourquoi ni de comment, pas de retour, même timide, jusqu'à la source du mal, je ne veux surtout pas qu'on m'explique, qu'on débusque une cause ; expliquer, c'est me mettre en dehors du coup, et je veux être une sonde.

Les Mains bleues

TEXTE DE LARRY TREMBLAY. MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER ; SCÉNOGRAPHIE : CLAUDE GOYETTE ; COSTUMES : CARMEN ALIE ET DENIS LAVOIE ; ÉCLAIRAGES : MARC PARENT ; MUSIQUE : MICHEL F. CÔTÉ ; MAQUILLAGES : JACQUES LEE PELLETIER ; ACCESSOIRES : LINDA BRUNELLE. AVEC SYLVIE DRAPEAU (PRINCESSE) ET HUGUES FRENETTE (JÉRÉMIE). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 26 MARS AU 24 AVRIL 1999.

Jérémie est plein de trous. Une véritable passoire d'où s'échappent des bouts de phrases sans queue ni tête. Le discours qui sort de sa bouche n'est plus que bribes fragiles et hurlantes. L'homme-enfant tient à la fois du monstre et du danseur, il joue et répète une musique dissonante, par saccades. Pourquoi ai-je l'impression de voir un danseur ? Ses pas sont ceux de la marche, nerveuse et obéissante, mais son ventre cherche, appelle un autre mouvement. C'est de là que provient cette musique désordonnée du dedans qui le fait vibrer de tous ses muscles. Insupportable : l'ai-je déjà dit ? Mes ouïes font de plus en plus mal et le sel me monte aux yeux, larmes durcies au seuil des paupières comme autant de pierres fossilisées par le temps. Il y a des moments, comme ça, où le théâtre vous attrape sans qu'il y ait moyen de résister ; on aurait envie de bouger pour se défaire de quelque chose, de déplacer, ne serait-ce que très légèrement, ses membres alourdis par un poids invisible, lointain, mais si proche qu'il interdit toute possibilité de fuite. Jérémie...

C'est tout de même étrange, magnifiquement étrange, cette abolition soudaine de la distance, ce douloureux tracé d'un corps béant et sonore, offert à la vue, qui s'inscrit tout naturellement dans le mien. Le corps d'un acteur est quelque chose d'immense et le théâtre n'a d'intérêt, souvent, qu'à partir du moment où il le fait résonner. Or, ce jeune acteur devant moi joue sa partition à merveille ; il m'a, me possède sans le savoir, puisqu'il n'a pas à le savoir. On manque souvent de mots pour décrire cet art délicat et volcanique, contrairement aux musicologues, par exemple, qui ont développé toute une gamme d'expressions alliant l'expérience sensible à la précision quasi mathématique, et dont je doute parfois, du reste, qu'elles éclairent véritablement leur objet. L'acteur est un passeur dont le rôle consiste à abolir une frontière interdite, celle qui va de soi à l'autre et de l'autre à soi. S'il réussit à pénétrer une vie, il me la fait pénétrer du même souffle, c'est-à-dire jouer. Je ne peux pas comprendre un personnage autrement qu'à travers cette conscience, cette connaissance-là, puisque c'est le corps, toujours, qui est roi.

Jérémie parle sans cesse, se parle à lui-même et à d'autres : dans sa tête se bouscule le souvenir d'une mère cruelle et d'une chienne aimée, Princesse. Jérémie-petit-cœur qui palpite en battant la chamade ; s'il arrête, je me dis, c'est la fin. Et voilà qu'arrive ce que je redoutais, voilà l'explication qui point, entre les mots, les phrases : frappé, méprisé, détruit, l'enfant de chienne a frappé et massacré à son tour les bébés de Princesse, sur ordre de sa mère. Dans son esprit, les deux figures maternelles ont fini par former un seul être hybride, les rejetons aussi. Durant la première partie de la pièce, je suis dans la nuit de son corps, je n'ai aucun mal à imaginer son espace ni à entendre les voix qui l'habitent. Et puis, coup fatal, voilà que Princesse apparaît sans crier gare, lumineuse et absurde dans son costume de chienne-fée. Tout disparaît aussitôt avec elle, sacrifié à l'apparence ; le roi est mort et mon jeu est anéanti. Il y avait du silence dans la voix de Jérémie ; maintenant, il se tait pour de bon. **j**